

---

*TRADUCTION de l'Ode VIIIe. du second  
livre d'Horace.*

**B**ARINE si chaque parjure  
Te coûtoit quelques agrémens ;  
Si de l'ivoire de tes dents  
La blancheur paroïssoit moins pure ,  
Si tes yeux étoient moins brillans ,

Je croirois tes discours ; mais de nouveaux ser-  
mens

Ont à peine enchainé ta tête criminelle ,  
Que plus éclairante & plus belle  
On te voit sur tes pas entraîner mille amans.

Et pourquoi seroit-on sincère ?

Il vaut mieux insulter les morts dans leurs tom-  
beaux ,

Tromper les cendres d'une mère ,  
Prendre à témoins la nuit, le Ciel & ses flam-  
beaux ,

Se jouer des dieux même & braver leurs carreaux :  
Vénus, Vénus en rit, & la troupe indulgente

Des nymphes qui forment sa cour  
En badine , tandis que le cruel amour  
Aiguise en souriant sur sa meule sanglante  
La pointe étincelante  
Des traits dont tout mortel sent l'atteinte à son  
tour.

Des roses de l'adolescence  
Le tems vient pour toi seule embellir nos enfans ;  
Et d'esclaves nouveaux accroître ta puissance.  
Jurant de s'affranchir , hélas ! les vétérans  
Traînent toujours leur chaîne, affligés, mais conf-  
tans.

Quelle mère peut sans alarmes  
Entendre prononcer ton nom ?  
L'économe vieillard à l'aspect de tes charmes  
Craint pour son jeune fils leur funeste poison.  
A l'approche des naitis l'épouse malheureuse ,  
Trop tendre pour oser compter sur ses appas ,  
Tremble, en baignant de pleurs sa couche doulou-  
reuse ,

Que ton haleine dangereuse  
N'ait arrêté l'époux qui voloit dans ses bras.

*DIALOGUE DES MORTS.*

MARC-ANTOINE, CYTHERIS.

MARC-ANTOINE, *à part.*

**Q**UELLE est cette femme qui se promène seule dans cette sombre allée? approchons.

CYTHERIS.

Par quelle raison cet homme fixe-t-il ses regards sur moi? Fuïons-le. Si c'étoit un de mes anciens adorateurs, il riroit de la laideur de mon visage. Epargnons cet opprobre à mon orgueil.

MARC-ANTOINE, *abordant Cytheris.*

Ne craignez rien, modeste inconnue. Je ne viens point insulter à la vertu.

CYTHERIS, *le reconnoissant.*

Laissez-moi rêver à mes infortunes; votre vue les redouble.

MARC-ANTOINE.

Ah! peuvent-elles se comparer aux

J U I L L E T. 1772. 35  
miennes? Apprenez-les & plaignez-moi.  
L'amour est l'auteur de mes maux.

C Y T H E R I S.

Quels reproches n'as-tu point à te faire,  
trop indulgente Cytheris?

M A R C - A N T O I N E.

Madame , par pitié , n'outragez point  
l'adorable Cytheris , je l'ai tant aimée  
que le fleuve Lethé n'a pu m'en ôter le  
souvenir.

C Y T H E R I S.

Vous prenez un grand intérêt à la  
gloire.

M A R C - A N T O I N E.

Je vous quitte pour la chercher : ma  
Cytheris ! je la reconnoîtrai facilement  
parmi les beautés qui habitent les en-  
fers ; elle en est sans doute la Reine ; le  
sceptre est dû à ses attraits.

C Y T H E R I S.

L'insensible mort a moissonné les roses  
& les lys de son tein.

M A R C - A N T O I N E.

Quoi ! les Dieux auroient créé un si  
parfait ouvrages pour le détruire !

B vj

C Y T H E R I S.

Jugez-en par votre erreur. L'avez-vous reconnue? votre Cytheris! eh! bien, la voici.

M A R C - A N T O I N E.

Mes yeux ne me trompent ils point?

C Y T H É R I S.

Toutes les illusions sont dissipées au séjour des ombres; les songes des plaisirs disparaissent, & la vérité des peines les remplace? Marc-Antoine, vous paroissez surpris d'entendre moraliser une comédienne qui démentoit par ses dérèglemens les sages maximes qu'elle débitoit sur le théâtre.

M A R C - A N T O I N E.

Que ne m'avez-vous toujours parlé aussi solidement! mais au contraire vous avez tout employé pour m'entraîner dans l'abyme des vices.

C Y T H E R I S.

Les hommes sont donc injustes même après la mort. Ils rejettent leurs crimes sur un foible sexe qui se rend involontai-

J U I L L E T. 1772. 37  
rement à leur séduction. On commence  
par flatter notre vanité, & l'on finit par  
empoisonner notre cœur.

M A R C - A N T O I N E.

Eh ! que sont devenues ces pierreries  
dont j'avois chargé vos cheveux ?

C Y T H E R I S.

Elles font partie du domaine de Ca-  
ron.

M A R C - A N T O I N E.

L'insolent nautonnier !

C Y T H E R I S.

Ne vous emportez point contre lui ; la  
dépouille des morts lui appartient ; chacun  
ne s'enrichit que pour le fermier inexora-  
ble de Pluton.

M A R C - A N T O I N E.

Il ne vous aura pas passée *gratis* ; car  
vous m'avez assez coûté.

C Y T H E R I S.

Il falloit toujours que votre bien lui  
revînt. Qu'importe que je lui en aie don-  
née une partie ? Ne vous a-t il pas enlevé  
l'autre ?

38 MERCURE DE FRANCE.

M A R C - A N T O I N E .

Beaux raisonnemens ! mes héritiers n'en font pas plus satisfaits.

C Y T H E R I S .

Ils doivent l'être. Ce ne sont pas les richesses qui font le bonheur des hommes. Le desir & les moyens de les acquérir flattent davantage que la jouissance.

M A R C - A N T O I N E .

Vous n'étiez pas si philosophe autrefois.

C Y T H E R I S .

Il faut bien que je le sois à présent.

M A R C - A N T O I N E .

Mes héritiers iront à pied , tandis que je vous ai promenée si souvent dans ma litière.

C Y T H E R I S .

L'exercice est bon pour la santé.

M A R C - A N T O I N E .

Trêve à vos plaisanteries. Ne perdez point , je vous prie , le respect dû à un homme de mon rang.

CYTHÉRIS, *riant.*

Ah ! ah ! le trait est original. A un homme de mon rang ! ignorez-vous qu'ici toutes les conditions soient égales ? Où sont , s'il vous plaît , les marques de votre distinction ? Allez , nous sommes au même niveau. Je suis privée de mes fatales richesses , & vous perdez vos chimériques honneurs.

MARC-ANTOINE.

Est-ce un rôle encore que vous jouez ?

CYTHÉRIS.

Voilà bien un discours de courtisan. Vous avez été si accoutumé à feindre que vous pensez qu'on peut encore , en ces lieux , dissimuler sa pensée. Ma franchise devrait bien vous garantir de ce soupçon. Eh ! une actrice vous parleroit-elle si sincèrement , si elle pouvoit tant soit peu vous en imposer ?

MARC-ANTOINE.

Je ne dois donc vous en avoir aucune obligation , & ce n'est pas votre faute si vous ne me trompez point.



## C Y T H E R I S.

Non assurément. Le devoir de mon état m'y engageroit; mais je ne suis plus comédienne, vous n'êtes plus guerrier. Une autre femme porte à présent mon masque, est couronnée de mes myrthes: Un autre homme a le front ceint de votre casque & de vos lauriers. Ainsi oubliez vos victoires. Pour moi je ne veux plus penser à mes conquêtes. Le parti le plus sage qui me reste à prendre est de me consoler avec mes compagnes; elles sont ici en bon nombre, je choisirai pour ma confidente celle dont les aventures ressembleront aux miennes. Adieu! je vous quitte.

## M A R C - A N T O I N E.

Cruelle, vous m'abandonnez, ah! j'en mourrai.

## C Y T H E R I S.

Quel excès de folie! pour le coup je suis convaincue que ce langage douxereux est toujours faux parmi vous, Messieurs. L'usage seul vous guide en amour, & l'habitude de mentir vient de vous arracher ces mots déplacés: *je vais mourir*. Dites-

J U I L L E T. 1772. 41

moi donc un peu comment vous vous y  
prendrez à présent pour mourir. Je ne  
veux pas être plus long-tems témoin de  
vos extravagances.

M A R C - A N T O I N E.

Que vais-je devenir ?

C Y T H E R I S.

Vous ne manquerez pas d'occupation  
si vous voulez vous entretenir de vos sot-  
tises. Vous trouverez des fous distingués  
qui seront charmés d'entendre le recit de  
tous les petits tours que je vous ai joués.  
Rendez-vous au quartier des seigneurs  
ruinés par les actrices, c'est un des plus  
étendus des enfers. Appercevez-vous un  
bois habité par des hommes tous nus ?  
C'est justement là. Ne diroit-on pas que  
ce sont des sauvages ? les dieux les ont  
condamnés à ce supplice pour avoir trop  
aimé la somptuosité. Je m'étonne que  
vous tardiez tant à vous y rendre, courez  
y vite : si Minos venoit...

M A R C - A N T O I N E , *en se retirant.*

Des remords continuels !

## 42 MERCURE DE FRANCE.

C Y T H E R I S.

Ne perdez point le tems en réflexions...  
Son malheur me divertit. Les idoles des  
vivans sont le mépris des morts. Malheu-  
reux de la terre, la félicité des enfers vous  
est réservée ; votre règne est plus sûr &  
plus constant.

Par M. J. M. A.

---

---

**L'**EXPLICATION du mot de la première  
énigme du premier volume du mois de  
Juillet 1772, est la *Balance* ; celui de  
la seconde est *Laurier* ; celui de la troi-  
sième est le *Coche d'eau* ; celui de la qua-  
trième est *Papillon*. Le mot du premier  
logogryphe est *Fauconneau*, où se trouve  
*eau* ; celui du second est *Breland*, où se  
trouve *reland*.

---

---

É N I G M E.

**J'**EXISTERAI long-tems toujours vrai, toujours  
pur ;  
Me posséder n'est pas faveur aisée ;  
Pour me montrer plus beau, je fus long - tems  
obscur ;

A bien jouir de moi la bourse est épuisée.

Plus je suis grand , plus je suis curieux ,  
 En éclat , en beauté , mon espèce est unique ;  
 De loin , comme de près je frappe tous les yeux ,  
 Lorsqu'on m'a dépoillé de ma robe rustique.  
 Dans la société toujours vu de bon œil ,  
 D'un beau lien je suis souvent le gage ,  
 De la vertu par fois l'écueil :  
 Quel bizarre assemblage !

*Par M. le Général.*

A U T R E.

Du frère le plus blond , je suis la brune sœur ;  
 Couple qui n'est uni que par l'anthipathie ;  
 Je ne puis le souffrir , & moi je lui fais peur ;  
 S'il me donne la mort , il perd par moi la vie.

*Par le même.*

A U T R E.

Le corps le plus léger qui soit dans la nature ,  
 Assurément c'est moi.  
 Et qui rendra raison de ma figure ,  
 Lecteur , ce sera toi ;

#### 44 MERCURE DE FRANCE.

Car à la ville, à la campagne,  
Tu ne fais pas un pas que je ne t'accompagne,  
Et je parois ce que tu veux.  
Quand dans ton lit, le soir, bien clos & bien tranquille,  
Tu veux que sur tes yeux le pavôt se distille,  
Je te fais mes adieux ;  
Mais je reviens bientôt avec mes sœurs, unie ;  
Chassant l'éclat, à assurer un repos  
Qui, s'il devient exempt de l'insomnie,  
Est le remède à tous les maux.  
A ton lever je me présente ;  
Souvent tu n'en vois rien,  
Et je n'en suis pas moins constante ;  
Tel est enfin notre intime lien,  
Si tu pérís, je tombe,  
Et je m'enferme avec toi dans la tombe.

*Par Mlle Victoire de l'Orme.*

---

#### A U T R E.

Q U O I Q U E enfans du plaisir, la guerre est notre  
état ;  
On nous divise en quatre classes ;  
Mais malgré la valeur qu'on nous donne au combat,  
Et quoiqu'à l'ennemi nous présentions nos faces,

Après la victoire on nous bat.  
 Du caprice qui nous gouverne  
 Nous dépendons absolument ;  
 Point de grade fixé dans tout le régiment,  
 Tantôt on s'y voit chef, & tantôt subalterne.  
 Il peut arriver que nos loix  
 N'exposent pas d'abord tout le corps militaire.  
 Dans ce combat pour l'ordinaire  
 Nos chefs commandent à nos rois.  
 Un ennemi subtil, dans cette même guerre,  
 Saisit par fois ces chefs pour s'en faire un appui ;  
 Parmi sa troupe il les inferre ;  
 Ils sont forcés alors de combattre pour lui.  
 L'amour caractérise une certaine bande,  
 On la voit couverte de fleurs ;  
 S'il arrive qu'elle commande  
 Elle subjugue tous les cœurs.

*Par M. Liégeois.*

---

L O G O G R Y P H E.

**M**ON but est d'être intéressant,  
 Et l'immortalité fut toujours ma manie ;  
 Mais quoique dans mon sein je renferme la vie,  
 Quelquefois je meurs en naissant.

*Par le même.*

## A U T R E.

SANS mettre ton esprit beaucoup à la torture ;  
 Lecteur, veux tu savoir mon nom ?  
 Je sers quelquefois de boisson ,  
 Et plus souvent de sépulture.

*Par M. Houllier de St Remi.*

## A U T R E.

LECTEUR, aux soins de la nature  
 Je dus toujours ma première beauté,  
 Et ce fut la simplicité  
 Qui forma d'abord ma parure ;  
 Mais j'aurois beaucoup moins d'appas,  
 Si, pour embellir ma structure,  
 L'art avec soin n'effaçoit pas  
 Les traits irréguliers qui choquent ma figure.  
 Plus ou moins de façon décide de mon prix ;  
 Je brille par devant en plus d'une manière ;  
 Mais lorsqu'on ne me voit , hélas ! que par der-  
 rière,

Je suis un objet de mépris.

De deux sexes égaux je tiens mon existence ;

En deux égales parts on peut me diviser ;

Mais sans pouvoir décomposer

Ni moi ni ces deux parts qui forment mon essence.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Le Ventriloque* ou l'Engastrymithe ; par M. D. la Chapelle , censeur royal à Paris , de l'Académie de Lyon , de celle de Rouen , & de la société royale de Londres ; 2 parties *in-12*. Prix , 3 liv. les deux parties brochées. A Paris , chez la V. Duchesne , rue Saint-Jacques..

**C**E Traité très-curieux par les recherches & les observations de l'auteur contient plus d'instructions que le titre ne semble d'abord annoncer ; mais nous nous renfermerons dans ce qui a le plus de rapport au premier objet de cet écrit. La dénomination de *Ventriloque*, comme l'observe l'auteur, est toute latine si on en supprime la terminaison françoise : *ventriloquus*, ventriloque, homme qui



#### 48 MERCURE DE FRANCE.

parle du ventre, ou *ventris-loquela*, parole du ventre. La seconde dénomination d'*engastrimythe* est toute grecque: *en* dans, *gasther* ventre, & *muthos* parole; c'est-à-dire parole dans le ventre. Les premiers ventriloques ou *engastrimythes* ont été ainsi nommés parce qu'ils paroissent faire sortir leurs paroles du fond de leur ventre & non de la bouche comme à l'ordinaire. Mais les plus simples notions de la physique sont suffisantes pour nous convaincre que le ventre n'ayant aucun des organes de la parole, on ne peut absolument en tirer des sons articulés. Si l'on suit les observations de M. de la Chapelle, on se convaincra que l'art du ventriloque est dû à un jeu particulier des muscles du pharynx ou du gosier; jeu que tout homme, organisé à l'ordinaire, pourra acquérir par un exercice constant & soutenu, joint à une volonté opiniâtre & bien déterminée d'y plier ces organes. Mais puisque les sons des ventriloques s'articulent particulièrement dans l'arrière-bouche, pourquoi n'y rapporte-t-on pas la voix, comme on le fait ordinairement à la bouche antérieure? cela vient, ajoute l'auteur de ce traité, de nos jugemens d'habitude. Il n'y a que l'expé-  
ce

ce qui nous apprend à juger, par les yeux, de la distance des objets ; nous apprenons de même à en juger par les sons. Toutes les fois que l'air sera modifié de près, comme il l'est, pour produire les sons que l'expérience nous a appris venir de loin, nous en rapporterons le bruit à la même distance, & dans la même direction ; quand ils ne partiroient qu'à deux pouces de nos oreilles ; c'est là un principe d'expérience & d'observation. Or, c'est précisément ce que produit l'espèce de ventriloques dont on recherche ici la cause. Mais pour s'en convaincre il faut absolument en faire l'observation par soi-même & avec attention. Quant à ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas se mettre à portée de voir & d'entendre ces personnes extraordinaires, qu'ils se représentent, s'ils peuvent, les aîles d'un oiseau, dont les battemens feroient articuler l'air, ils pourront se faire quelque idée du timbre de leur voix. Quoique bien prononcé, & très-intelligible elle se rapproche beaucoup de la voix basse, elle est grêle, peu nourrie, prolongée & comme expirante : voilà bien les caractères d'une voix foible qui vient de loin ; on doit donc lui attribuer cette qualité, jusqu'à

## 50. MERCURE DE FRANCE.

ce que l'expérience ait appris à corriger ce jugement. C'est effectivement ce qui est arrivé à notre observateur. A la troisième expérience l'illusion a disparu ; & quoiqu'il jugeât très-bien de l'effet que cela produisoit sur les oreilles, pour lesquelles ce timbre étoit nouveau, il rapportoit directement à la bouche du ventriloque qu'il observoit, des paroles que d'autres s'imaginoient venir du haut d'un arbre, du milieu d'un champ, du sein de la terre ou de l'air, à trente ou quarante toises de distance. Ce dernier effet, c'est-à-dire, celui de faire venir la voix d'où le ventriloque veut, est le plus surprenant, & peut-être le plus aisé de tous à expliquer. On sait que la voix exerce sa plus grande force, suivant la direction de l'axe des lignes vocales : or, supposons que la plus grande amplitude, ou la plus grande portée d'une pareille voix soit jugée de quarante toises ; le ventriloque en parlant, escamote un peu sa physionomie, il a soin, sans affectation, de tourner son visage & de diriger la voix du côté d'où il veut qu'elle paroisse venir. Si c'est du côté de la terre, elle paroîtra donc venir de son fond, à quarante toises de sa surface. Si il la dirige vers le ciel, ce sera à qua-

tante toises de haut, d'où l'on s'imaginera qu'elle vient; & ainsi à volonté, en suivant toutes les directions quelconques. Il n'est pas besoin d'ajouter que le prestige augmentera d'intensité & de merveilleux, au milieu d'une forêt de haute futaie, parmi les rochers, dans les montagnes & les vallons.

L'auteur rapporte à ce sujet plusieurs scènes auxquelles l'art du ventriloque qu'il a observé à Saint-Germain en Laye (M. St Gille, marchand épicier dans cette ville) a donné lieu. M. St Gille se promenoit un jour dans la forêt de Saint-Germain avec un vieux militaire, qui marchoit toujours tête levée, & avec de grands écarts de poitrine. Il ne parloit & il ne falloit jamais parler avec lui que de batailles, de marches, de garnisons, de combats singuliers, &c. Pour réprimer un peu cette fureur assommante de parler toujours de son métier, M. St Gille s'avisait de lui servir un plat du sien. Arrivés à un endroit de la forêt assez découvert, le militaire crut entendre qu'on lui crioit du haut d'un arbre : *On ne fait pas toujours se servir de l'épée que l'on porte.* Qui est cet impertinent? apparemment, dit M. St Gille, quelque pâtre qui

## 52 MERCURE DE FRANCE.

déniche des oiseaux : passons notre chemin. C'est un drôle, reprit le militaire en branlant la tête, avec un visage dur & refrogné. *Approche*, repartit la voix qui descendoit le long de l'arbre, *tu as peur?* Oh ! pour cela, non, dit le militaire, enfonçant son chapeau sur sa tête & se disposant à l'attaque. Qu'allez-vous faire, dit M. St Gilles en le retenant ? on se moquera de vous. *La bonne contenance n'est pas toujours signe de courage*, continua la voix, toujours en descendant. Ce n'est pas là un pâtre, M. Saint-Gille ? je le ferai bientôt repentir de ses impertinences. *Témoin Hector fuyant devant Achille*, cria la voix du bas de l'arbre. Alors le militaire, tirant son épée, vint l'enfoncer à bras raccourci, dans un buisson qui étoit au pied. Il en sortit un lapin, qui se mit à courir à toutes jambes. *Voilà Hector*, lui cria M. Saint-Gilles avec sa voix ordinaire, *& vous êtes Achille*. Cette plaisanterie désarma & confondit le militaire. Il demanda à M. Saint-Gille ce que tout cela signifioit. Deux choses, lui dit-il ; la première qu'avant de former une attaque, il faut bien savoir à qui l'on a affaire ; la seconde, que vous venez de faire là une action de Dom Guichotte.

M. Saint-Gille lui avoua ensuite qu'il avoit deux voix qui faisoient de lui comme deux personnes; une à l'ordinaire avec laquelle il lui parloit actuellement, & une autre qui l'éloignoit de lui-même à une grande distance, & dont il s'étoit servi dans toute la scène dont ils venoient d'être les acteurs l'un & l'autre. Il lui fit remarquer en même tems que cette voix sortoit de lui-même, malgré la grande distance d'où elle paroissoit venir. Le militaire s'en rappella le timbre & convint que c'étoit une illusion où il eût toujours demeuré sans la bonne foi de M. Saint-Gille.

Les autres scènes qui suivent prouvent également qu'il est assez ordinaire lorsque l'on n'est pas prévenu de se laisser surprendre par l'art du ventriloque. Le Baron de Mengen, ventriloque de la première classe, actuellement vivant à Vienne en Autriche où il fait sa résidence, a pensé faire tourner bien des têtes avec le talent qu'il a de varier & de multiplier en quelque sorte sa voix. Ce Baron qui servoit en qualité de lieutenant-colonel sous les ordres du feu prince de Deux Ponts, général au service de la Reine de Hongrie, voulut un jour amuser ce Prin-